

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 10 (1889)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Correspondance : lettre de Lorenzo-Marquez de M. le missionnaire P. Berthoud  
**Autor:** Berthoud, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-133621>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

réparé ; après cela la navigation fut très lente, néanmoins les missionnaires arrivèrent le 3 novembre à Oukoumbi, l'une des stations romaines où les Anglais reçurent une bienveillante hospitalité, et où ils se séparèrent de leurs compagnons ; le 4 novembre ils atteignaient eux-mêmes la station d'Ousambiro, où M. Mackay leur souhaitait la bienvenue.

---

## CORRESPONDANCE

### **Lettre de Lorenzo-Marquez de M. le missionnaire P. Berthoud.**

Lorenzo-Marquez, Delagoa Bay, 13 décembre 1888.

Il y a plusieurs mois déjà, j'avais commencé une lettre et écrit quelques pages pour vous ; mais la maladie, la fièvre, qui nous a fait beaucoup souffrir, m'a empêché d'achever. Dès lors, les événements ont marché, et ce que je vous raconte n'a plus d'actualité aujourd'hui. Toutefois, il y a encore quelque chose à répondre à votre bonne lettre, dont je vous remercie beaucoup.

Le mahométisme a en effet quelques représentants au sud de l'Afrique, dans les principaux ports et dans les villes importantes. Cependant il n'exerce aucune influence comme tel, à Lorenzo-Marquez pas plus qu'ailleurs ; et je ne crois pas qu'aucune des missions chrétiennes de l'Afrique australe ait eu à lutter contre lui, on le considère comme un ennemi sérieux. Il fait pourtant du mal ici ; seulement, pas dans le sens où vous le pensez : son péché, c'est de soutenir l'immoralité et de l'accroître. Ce mal existait à Lorenzo-Marquez longtemps avant l'arrivée des mahométans ; mais ils en ont profité à leur manière pour satisfaire leurs passions ; et ainsi, bien loin de réagir, ils ont contribué à démoraliser la population indigène. Du reste, la même remarque doit être appliquée aux bouddhistes et aux banyans que l'Inde nous a envoyés. Il faut l'appliquer encore, dans une certaine mesure, aux représentants des diverses nations européennes. Car, hélas ! l'immoralité, l'irrégularité des mœurs, est le caractère le plus frappant, le plus général, de cette ville : jamais on n'y célèbre un mariage.

L'abus des liqueurs fortes est un autre de ses principaux traits ; car vous savez déjà que les dames-jeannes d'alcool de Brême et de Hambourg constituent le principal article de commerce de cette province. Les commerçants européens qui affrontent ce climat dangereux, comptent se récupérer par les profits de la vente de l'eau-de-vie en faisant rapidement leur fortune. Ils prétendent qu'il ne vaudrait pas la peine de venir faire du commerce ici, quand on ne pourrait plus vendre ces énormes quantités d'alcool. A *notre* point de vue, c'est là, comme vous le dites, « l'ennemi le plus redoutable du progrès dans le champ de la mission, et l'adversaire d'une civilisation vraiment saine et durable. » Tous les jours, surtout dans les sentiers, on rencontre des porteurs chargés d'une ou deux de ces dames-jeannes ; et tout le pays est rempli de misérables débits d'eau-de-vie. La vente au détail

est entre les mains des Portugais, des métis, et surtout des banyans qui sont répandus partout. Les nègres eux-mêmes aiment à faire ce trafic rémunérateur, et, bien que ce soit interdit, ils ouvrent au milieu des villages de nombreux débits clandestins. Les gens ivres abondent chaque jour, cela va sans dire, et ce spectacle écœurant ne nous est point épargné dans notre retraite de Rikatla. Parfois, on voit même des enfants qui sont pris d'eau-de-vie et ne savent plus ce qu'ils font.

Vous aimeriez à apprendre que « les autorités prennent des mesures suffisamment efficaces pour restreindre cet abus; » mais, hélas! je suis obligé de dire qu'on ne fait rien dans ce sens. Les Portugais n'ont pas encore compris, semble-t-il, que l'abus des liqueurs fortes est un mal. Les employés du gouvernement font des cadeaux officiels d'eau-de-vie aux chefs indigènes; et quand une troupe de sauvages se présente aux bureaux, on leur sert des rasades pour cimenter l'amitié. Parfois aussi on fait danser la troupe pour se donner un petit spectacle. Je le répète, en tout cela les Portugais ne voient aucun mal, faute sans doute d'avoir été éclairés sur la question.

Vous me demandez encore si la différence entre les Arabes abstinents et les Européens buveurs ne cause pas de difficultés à notre œuvre d'évangélisation parmi les noirs. Mais cette différence n'apparaît pas et n'exerce aucune influence. En effet, les Arabes sont ici en fort petit nombre. Puis, on m'a dit qu'ils n'étaient pas toujours d'une stricte abstinence, preuve peut-être que l'intempérance est assez générale pour entraîner les plus forts. De plus, les noirs ont très peu de considération pour les Asiatiques et ils ne subissent leur influence que dans le sens du mal.

Sous le rapport de l'édilité publique, il faut reconnaître que Lorenzo-Marquez a fait de grands progrès depuis un an. On a ouvert plusieurs larges avenues, la ville est éclairée au pétrole, on travaille à combler le marais, on construit plusieurs bâtiments pour servir à l'administration. Cependant, il y aurait certains progrès à réaliser; il y en a même de très urgents, avant lesquels on en a fait passer souvent d'insignifiants; le marais étant vingt fois plus étendu que la ville, il ne sera pas comblé, si l'on n'y va pas plus vite, avant cinquante ans d'ici; car c'est un travail énorme.

Une chose qui ne progresse pas, c'est le chemin de fer. Il y a juste un an qu'on inaugurerait le tronçon actuel, et dès lors on n'y a pas ajouté un kilomètre de voie ferrée. Vous savez qu'il appartient à une Compagnie anglaise, et qu'une Compagnie hollandaise s'est chargée de construire le prolongement, la grande ligne de Prétoria. Mais il paraît que la première a émis des prétentions qui ont complètement entravé les opérations de la seconde. Celle-ci n'a donc rien pu faire jusqu'ici. Elle prépare pourtant ce qu'elle peut en vue d'une prochaine entrée en activité. C'est ainsi que nous avons vu passer plusieurs escouades d'ingénieurs hollandais qui allaient étudier et fixer le tracé; ils ont aussi, dit-on, bâti des hangars, des dépôts, des abris, le long de la future voie. Malheureusement plusieurs de ces messieurs sont morts de la fièvre.

Pour abattre les prétentions de M. Mac Murdo, le chef de la Compagnie

anglaise, le Transvaal a entravé autant que possible le trafic de la ligne actuelle ; on l'a entourée d'un blocus, afin de « la réduire par la famine, » — expression qui a été prononcée. L'effet commence à s'en faire sentir, semble-t-il, car le chemin de fer vient d'abaisser de 60 % ses tarifs exorbitants ; ils étaient vraiment ridicules, il faut le dire. Maintenant nous recommençons à espérer que la ligne se construira. En attendant, Lorenzo-Marquez est en souffrance ; comptant sur un mouvement progressif, les commerçants avaient fait d'énormes importations, et les capitalistes avaient fondé diverses maisons nouvelles d'industrie et de commerce. Mais autant la place était animée il y a un an et dix-huit mois, autant les affaires sont stagnantes aujourd'hui ; et naturellement chacun s'en plaint. La ville de Barberton partage ce malheureux sort dans une certaine mesure. Qui en profite ? C'est Natal, qui accapare tout le transit pour les mines d'or, et dont, par suite, le commerce a triplé cette année.

Les Anglais cherchent toujours à entamer le territoire portugais. Vous savez la dispute qu'ont eue les deux partis à propos du pays dit « des Amatonga, » dont la reine veut bien entretenir des relations amicales avec les deux nations rivales, mais désire éviter une ingérence trop grande soit de l'une soit de l'autre. A cause de cela, elle a fait massacrer un de ses « ministres » et quelques notables qui servaient trop bien les Anglais. On a, paraît-il, réussi à établir « la ligne d'influence » (pour employer l'expression à la mode dans le monde politique) des deux nations européennes, ligne qui coupe le pays convoité et que les natifs ne comprennent pas. Les autorités portugaises ont placé un résident auprès de la reine, afin de maintenir leur droit contre les envahissements des Anglo-Saxons.

Vous aviez annoncé, en son temps, le projet qu'avait le Portugal d'établir un service postal avec des steamers portugais qui devaient unir la métropole à l'Afrique occidentale et à l'Afrique orientale portugaises. Dès lors, on n'a plus entendu parler de ce projet : il doit être tombé dans l'eau. Ce n'est pas étonnant, car notre province, pour ne parler que d'elle, y aurait plus perdu que gagné. Nous avons maintenant un service excellent, par lequel nos lettres de Suisse nous arrivent en un mois, parfois 29 jours, soit *via Londres*, soit *via Lisbonne*, — quand les bureaux de Paris ne nous jouent pas le tour de les faire passer par Aden ; ce fut le cas de la vôtre, qui a mis 52 jours à venir. Notre service est fait par les paquebots anglais hebdomadaires du Cap : sur quatre d'entre eux, un seul ne vient pas jusqu'ici ; les trois autres touchent à Lisbonne le lundi et nous viennent en moins de quatre semaines. En retournant ils touchent aussi à Lisbonne. Cependant, il y a encore une petite irrégularité dans la marche de nos lettres qui vont en Europe, et je n'ai pas encore réussi à en trouver l'explication ; elles ont souvent un retard d'une semaine.

J'ai bien reçu les trois cahiers du *Globe*, merci. Je viens aussi de recevoir, octobre compris, les numéros qui me manquaient de l'*Afrique*, je vous en remercie. J'espère ne pas tarder à vous écrire de nouveau. — M. Widmer est en visite ici ; il est le propriétaire de la maison, et M. Leuzinger est son représentant associé. M. Ziegler était le commis ; il est retourné en Suisse et a été remplacé par M. Keller.

On attend prochainement de Lisbonne un nouveau gouverneur pour Lorenzo-Marquez, l'autre ayant été rappelé par le ministère. J'apprends que les natifs de l'embouchure du Zambèze sont en révolte. Ici tout est très paisible.

N'ayant pas encore de maison à Lorenzo-Marquez, nous demeurons à Rikatla, avec nos amis et collègues, M. et M<sup>me</sup> Grandjean. Ces jours-ci, venus pour affaires diverses, nous sommes à l'hôtel, car la « maison suisse » est pleine.

Paul BERTHOUD.

### BIBLIOGRAPHIE <sup>1</sup>

*Rev. W. Holman Bentley.* DICTIONARY AND GRAMMAR OF THE KONGO LANGUAGE, as spoken at San Salvador. London (Baptist Missionary Society and Trübner and C<sup>o</sup>), 1887, in-8°, 718 p.— Comme le rappelle M. Robert Cust, l'auteur de *Languages of Africa*, la langue dite du Congo n'est qu'une des nombreuses langues parlées dans le bassin du Congo. Missionnaire de la Société baptiste anglaise, M. Bentley l'a d'abord apprise pendant un séjour de cinq années au milieu des populations qui la parlent, et après être venu en Angleterre, il l'a étudiée à fond et a classé ses matériaux. Quoiqu'il eût temporairement perdu la vue, et que sa santé fût sérieusement atteinte, il a pu, grâce au concours de sa femme, continuer l'œuvre qu'il avait commencée, la rédaction du dictionnaire et de la grammaire de cette langue. L'importance de cette œuvre ressort déjà du fait que la langue du Congo prend place à côté du souahéli, du zoulou, du pongoué, comme l'une des langues types de la famille bantoue. Quoiqu'elle en diffère à plusieurs égards, elle a cependant avec les autres des affinités ineffaçables qui indiquent une origine commune. M. Bentley a pu aller au fond des choses et résoudre beaucoup de questions douteuses, en sorte que son travail jettera du jour sur des traits, inexpliqués jusqu'ici, des langues sœurs dont l'étude commence seulement.

Dans une préface développée, M. Bentley détermine la limite du vaste territoire dans lequel est parlée la langue du Congo, du 5° lat. N. au 12° lat. S. et du 30° long. E. jusqu'à 150 kilom. environ de l'Océan atlantique. Il rappelle les commencements de la mission baptiste anglaise, après la découverte du grand fleuve par Stanley, les difficultés considérables rencontrées pour l'étude des mots, des formes du langage, de la

<sup>1</sup> On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.